



HAL
open science

Séquelles et bribes d'un passé présent: récits traumatiques et mémoire collective chez les militaires et paramilitaires

Anas Bahmed, Nadia Bedad

► To cite this version:

Anas Bahmed, Nadia Bedad. Séquelles et bribes d'un passé présent: récits traumatiques et mémoire collective chez les militaires et paramilitaires. Fatima Moussa Babaci. Devenir des victimes et prise en charge des traumatismes, L'Harmattan, pp.27-43, 2019, 978-2-343-18332-9. hal-02423777

HAL Id: hal-02423777

<https://hal.science/hal-02423777>

Submitted on 25 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sommaire

Préface - Farid Kacha	11
Introduction générale	15

PREMIÈRE PARTIE TRAVAIL DE MÉMOIRE, TRANSMISSION DU TRAUMATISME ET DEVENIR

Chapitre 1 - Séquelles et bribes d'un passé présent. Récits traumatiques et mémoire collective chez les militaires et paramilitaires Anas Bahmed et Nadia Beddad	27
Chapitre 2 - Le calvaire de l'incertitude. Perte ambiguë, trauma et deuil impossible des familles de disparus Nassima-Nassiba Ouandelous et Lamia Tadala.....	45
Chapitre 3 - Transmission transgénérationnelle du traumatisme suite au génocide des Khmers rouges. Réélaboration et projets des adolescents cambodgiens actuels - Op Vanna et Odette Lescarret.....	57
Chapitre 4 - Le Harak. Lecture psychologique - Dalila Samai-Haddadi.....	71

DEUXIÈME PARTIE CULTURE, PSYCHOTHÉRAPIE ET RÉSILIENCE

Chapitre 1 - Du silence à la parole. Le passage par la culture Liliane Daligand	83
Chapitre 2 - Guerre d'indépendance, secret familial et destin traumatique Zina Mouheb	93
Chapitre 3 - Variations ethno psychanalytiques sur les notions de trauma, de résilience et de destin psychique Dan Schurmans.....	105

Chapitre 1

Séquelles et bribes d'un passé présent. Récits traumatiques et mémoire collective chez les militaires et paramilitaires

Anas Bahmed¹ et Nadia Bedad²

Être confronté à des actes terroristes peut mener à une détérioration de la qualité de vie chez les victimes ayant été exposées aux supplices de la terreur et de l'horreur. En effet, vivre une expérience traumatique violente peut favoriser l'apparition de multiples troubles psychopathologiques tel l'état de stress post-traumatique (ESPT).

En Algérie, de nombreuses personnes ont souffert d'une symptomatologie inhérente à un ESPT au cours de la « décennie noire », où toute la population civile, militaire et paramilitaire s'est vu attribuer le statut de victime d'un conflit sans enjeux clairs. L'exposition à des événements traumatiques de grande ampleur a suscité une immense détresse psychique individuelle et collective. Des actes meurtriers, sous l'influence de l'extrémisme religieux, ont été perpétrés par des groupes armés proclamant le divin sacré, portés par une frénésie sanguinaire à l'encontre de tous ceux qui ne partageaient pas leurs convictions. Ces actes ont marqué la mémoire commune des Algériens car les tourments de la « barbarie » terroriste n'ont épargné aucune catégorie ou classe sociale.

Aujourd'hui, les victimes de ces actes terroristes gardent toujours des séquelles et des bribes d'un « passé présent ». Le mélange d'incompréhension et de douleur se perçoit chez un nombre important de sujets, incapables de faire leur deuil, suite à des pertes ambiguës, des attentats ciblant

¹ **Bahmed Anas** est psychologue clinicien, consultant-formateur, ex-praticien auprès des services de la police algérienne. Il est doctorant en psychologie clinique et chercheur au Laboratoire de psychologie clinique et métrique (LPCM). Il est membre d'une équipe de recherche sur « La psychologie de l'agression sexuelle contre les enfants et ses conséquences traumatiques » et membre d'un groupe de recherche sur « la clinique expertale ». Il enseigne la psychologie légale à l'université d'Alger 2.

² **Beddad Nadia** est Maître de conférences à l'Université d'Alger 2, chercheuse au Laboratoire de psychologie clinique et métrique. Psychologue au Centre d'aide psychologique universitaire (CAPU). Elle est chef d'équipe pour la thématique « Clinique expertale » et vient de soumettre un projet de recherche en psychologie clinique autour de la thématique « Qualité de l'attachement chez les victimes de violence ».

majoritairement la population militaire et paramilitaire et des séparations violentes, liées aux tueries de masse qui ont touché de nombreuses régions du pays.

Le travail que nous présentons s'inspire de cas que nous avons reçus dans notre pratique clinique (lors de prises en charge et bilans psychologiques) portant sur une population paramilitaire impliquée dans la lutte antiterroriste au cours de la « décennie noire ».

Nous essayerons dans un premier temps de mettre en exergue certains aspects psychologiques la caractérisant et dans le second, donner sens aux récits traumatiques des sujets, en nous étayant sur des travaux de certains auteurs qui se sont intéressés à la question.

Nous porterons ensuite un regard sur le concept de « mémoire collective » chez cette population restée « prisonnière du temps », vivant une souffrance refoulée et souvent révélée par une symptomatologie déguisée voire « travestie ».

Retrouver les indices de son passé, c'est recoller les morceaux du Moi brisé.
Boris Cyrulnik (2008)³.

Introduction

La violence terroriste est considérée de nos jours comme l'un des facteurs traumatisants les plus répandus à travers le monde, du fait de ses nombreuses formes de manifestations (attentats, assassinats, prises d'otages, etc.). Elle touche non seulement un nombre important de personnes civiles, considérées comme des victimes contingentes, mais aussi la population militaire⁴ et paramilitaire⁵, principale cible de cette conjoncture en Algérie. Elle s'associe souvent à une détresse cliniquement significative, qui entrave la vie quotidienne de ceux qui l'ont subie, et favorise l'expression d'une multitude de symptômes psychiques et éventuellement l'apparition de troubles psychopathologiques chez certains.

Le fait de vivre une expérience traumatisante chez une victime d'un acte de terrorisme, inhibe davantage la parole, les mots pour exprimer ces maux psychiques. Au fil des années ils deviennent symboles d'un récit de vie démesuré, souvent entretenu par un déni constant et un mutisme sélectif. Une

³ *Autobiographie d'un épouvantail*, Paris, Odile Jacob, p. 71.

⁴ On désigne par population militaire tout membre en fonction effective (militaire de carrière), réserviste (appelé au service national) ou personnel assimilé appartenant aux divers corps de l'armée algérienne.

⁵ Comme est désigné par paramilitaire tout fonctionnaire d'État (policier, garde communal, douanier...) appartenant à des institutions civiles chargées de la sécurité nationale régies par des lois et réglementations quasi semblables à celles des militaires. Néanmoins notre intérêt s'est porté dans cette contribution sur les policiers impliqués dans la lutte antiterroriste au cours de la décennie noire.

barrière s'installe entre l'émotionnel et le verbal, entre le dit et le non-dit, générant ainsi un sentiment opposant deux besoins contradictoires : le premier vise à vouloir décharger les flux émotionnels négatifs par abréaction, le second consiste à éviter de revivre à nouveau un moment fort enfoui dans l'esprit, et de ce fait, éviter de souffrir. Or pour pouvoir « guérir », il est indispensable d'exprimer le refoulé et de le revivre émotionnellement dans une espèce de libération du passé, par l'exercice actif de la mémoire (Pontalis, 1977).

Cette stratégie défensive caractérise un nombre important de traumatisés qui tentent de se restructurer à travers des procédés compensatoires et divergents. Selon leurs niveaux de maturité et d'intégrité psychiques ce seront les addictions, les passages à l'acte, l'isolement... tandis que d'autres individus choisiront de prendre part au combat et d'affronter la souffrance psychologique. En prenant appui sur un étayage groupal, voire un contenant qui maintienne une activité psychique de liaison (Choutri, 2001), ils donneront sens à leur vécu traumatique.

Nous essayerons, par la présente contribution, de mettre en lumière les nombreuses conduites psychologiques observées chez des victimes d'actes terroristes ayant exercé en qualité de forces de l'ordre durant les « années noires » connues par l'Algérie entre 1991-2007.

Nous illustrerons la diversité des conduites par un cas ayant opté pour l'intellectualisation. À travers l'écriture d'un livre retraçant les différents moments vécus dans l'exercice de ses fonctions, il rend parallèlement hommage aux victimes du « devoir » de la « tragédie nationale ». Il relate dans cet ouvrage l'horreur vécue, à travers des histoires pénibles et des événements quotidiens douloureux, mettant en exergue une souffrance individuelle partagée au sein d'un collectif pris en otage dans une mémoire abyssale, et tourmentée par des blessures incicatrisables.

Terrorisme et trauma collectif

Depuis l'émergence internationale de la violence terroriste, de nombreuses études ont tenté d'éclairer ce phénomène de différents points de vue : ontologique, épistémologique, méthodologique et praxéologique (Zulaika et Douglas, 1996 ; Silke, 2004 ; Ranstorp, 2006). De ces travaux, il ressort que ceux qui s'engagent dans des actes terroristes ne le font pas toujours, ou essentiellement, pour réaliser un intérêt objectif ou objectivable, plus ou moins clairement spécifié, mais d'abord pour réaffirmer ce qu'ils sont ou ce en quoi ils croient (Herricot, 2007). En effet, les actes terroristes symbolisent souvent une manipulation idéologique et un endoctrinement de grande ampleur, qui permettent de justifier l'acte meurtrier pour pouvoir exister spirituellement. Ils condamnent ainsi des milliers de personnes à subir les supplices d'une logique souvent insensée et terrifiante, ancrant une

incompréhensible violence dans la mémoire collective qui se transmet de génération en génération (Calisis, 2006).

La nature du traumatisme, individuel ou collectif, n'a pas les mêmes répercussions psychologiques. Effectivement, lors d'un traumatisme collectif se rajoute l'effet de groupe (Crocq, 1992) qui peut être aussi bien réparateur que protecteur. L'impact du groupe peut avoir un rôle bénéfique auprès des victimes, leur permettant d'alléger leur isolement en comparaison avec un traumatisme individuel (Thomas, Catrin, Gault et Leduc, 2011).

De plus, le trauma collectif causé par la nature (séismes, inondations...) ou bien par l'être humain (terrorisme, crashes d'avions...), a la capacité d'affecter la communauté entière (Milošević, 2017). Un événement traumatique est parfois tellement accablant, tellement bouleversant, qu'il teste les connaissances communes. Si le système communautaire n'offre aucune explication plausible de l'évènement ou de ses conséquences, les membres de cette dernière seront laissés sans pouvoir épistémique, c'est-à-dire qu'ils seront incapables d'expliquer ce qui s'est passé et pourquoi, et de tirer un sens de leurs propres souffrances (De Young, 1998). Ainsi, quelle que soit la nature de la violence traumatique, une réponse collective devient nécessaire (Moodley et Costa, 2006) pour permettre la réconciliation et la réparation du souvenir collectif. Tel fut le cas en Afrique du Sud dans la politique de réconciliation. Les victimes des atrocités durant l'Apartheid ont fait face aux confessions des forces de l'ordre qui demandaient le pardon, quand bien même elles ont continué à ressentir de l'amertume face à la perte de leurs proches (Beristain, 2004).

Quand la réaction du souvenir collectif liée à la violence n'est pas dite, il y a comme une perte de mémoire laissant place à une douleur silencieuse. Sans objet, cette souffrance se fraie un chemin vers de multiples psychopathologies (Choutri, 2001) notamment l'état de stress post-traumatique (ESPT), repéré dès le début de la décennie noire chez les victimes de terrorisme en Algérie (Moussa-Babaci, 2016). En effet, l'apparition de ce trouble peut être considérée comme une réponse à une exposition à des événements traumatiques car un nouveau syndrome ne survient jamais par hasard, mais apparaît et se développe au sein d'un contexte culturel et sociétal (Auxéméry, 2013).

Les Algériens ont été affectés par cette psychopathologie suite à leur confrontation à un trauma collectif incompris, inconcevable et confus. Aucune justification ne paraissait plausible pour absoudre les agissements « barbares » de certaines personnes, proclamant l'accomplissement de la « volonté divine », afin de bannir les « apostats » de la société algérienne et instaurer un état « islamique » par une violence « sacrée ».

Cette doctrine religieuse a installé une anomie, symbolisée par un échec de conceptualisation de certaines normes éthiques, morales et sociétales. Dans un inévitable jeu de rôle, là où signifiant et signifié du mot « terroriste » et « victime » n'ont pu être intégrés, et « *en cherchant dans la conscience des "terrorisés" et des "terrorisants" les éléments d'une réponse* » (Boukra, 2002, p. 14) nous retiendrons trois types d'identification :

- En premier lieu, la population civile qui, selon l'enquête de la Société algérienne de recherches en psychologie (SARP) (1998) en partenariat avec la Transcultural psychosocial association (TPO - organisation hollandaise), se distingue en 9 groupes :
 - 1- Les rescapés des villages et localités où eurent lieu des massacres collectifs, et pour lesquels il est difficile à ce jour de donner une estimation du nombre de victimes ;
 - 2- Les familles ayant perdu plusieurs de leurs membres ;
 - 3- Des personnes qui ont perdu des êtres chers et dont le deuil est impossible à gérer ;
 - 4- Des personnes qui, sans avoir subi de pertes directes dans leur entourage humain, se trouvent fragilisées et déstabilisées du fait de la désorganisation et de la destruction de leur entourage et milieu contenant ;
 - 5- Les femmes violées et qui se sont retrouvées enceintes après ces viols ;
 - 6- Les individus, les familles et les collectivités (quartiers, villages) qui ont vécu sous la menace d'un assassinat ou d'une attaque terroriste d'envergure ;
 - 7- Des blessés qui ont survécu à des attentats à la bombe ou à des massacres collectifs ;
 - 8- La situation de tous les enfants et de toutes les familles des personnes impliquées dans une activité terroriste ;
 - 9- Des individus directement ou indirectement impliqués dans une attaque terroriste. Aït Sidhoum (2000) dans (Moussa-Babaci, 2016, p. 56). Ces derniers participent du statut de « victime » suite aux dommages et préjudices physiques et moraux causés par les terroristes.
- En second lieu, les « terroristes » qui se considèrent comme « victimes » d'injustice politique, et qui justifient leur violence par : « *L'adossement à la puissance du mot "djihad", d'où émerge ce sentiment d'incarner une vérité religieuse incontournable, appelée à s'imposer partout. Ce sentiment transparait dans tous les actes de violence commis. La terreur qui en résultera est une "terreur sacrée", car "Dieu l'approuve". Toute attitude d'hostilité à son égard est frappée du sceau de l'apostasie. La sanction envers tout manquement à cette violence est l'excommunication* » (Boukra, 2002, p. 16).

- En dernier lieu la population militaire et paramilitaire qui se voit attribuer des identifications contradictoires et divergentes selon l'appréciation personnelle de chacun de ses membres, de la part de la population civile, mais aussi des « terroristes ». Tantôt « victimes », par rapport à ce qu'ils ont subi comme blessures corporelles et psychiques, tantôt « terrorisants » selon les « terroristes » qui les traitent de « Taouaghits »;⁶ mais aussi de la part de certains individus, irrités par les agissements personnels de certains éléments de cette population. Ils sont des « héros du maintien de la paix » selon leur perception, ce qui a créé chez eux une confusion par rapport à leur identité sociale, ainsi que par rapport à leur rôle en tant que « fonctionnaires de l'État » luttant contre la violence terroriste (héros du maintien de la paix). Mais en utilisant des moyens armés (terrorisants) à l'encontre de personnes (terroristes) qui les prennent pour cible, ces derniers deviennent de fait à leur tour des victimes.

Cette ambiguïté identitaire a entraîné de lourdes conséquences chez les militaires et paramilitaires confrontés à la violence terroriste durant les « années noires ». Cette population, qui devint par la suite la cible des « terrorisants », n'a pas su trouver une place adéquate dans l'organisation sociale. Pour se maintenir en vie et préserver son intégrité psychique, elle adopta des conduites et des attitudes particulières quand il s'avérait que c'était la seule issue possible. Elle se retrouva abandonnée par la population civile, par la famille et les proches craignant les représailles terroristes, et a dû travailler sans relâche dans des conditions pénibles en faisant du mieux qu'elle pouvait face aux aléas qui la tiraillaient. Confrontée aux multiples facteurs stressants et aux divers abandons, cette catégorie de personnel se retrouva démunie de ressources internes et externes.

Une souffrance déguisée

Afin de faire face à l'ampleur des dégâts psychiques causés par la violence terroriste, de nombreux organismes et associations dont la SARP et la FOREM⁷ ont tenté d'apporter le soutien nécessaire aux victimes de la « tragédie nationale ». Cependant, de nombreux militaires, gendarmes et policiers n'ont pu bénéficier d'une attention particulière suite à de nombreuses raisons. Ces individus, préoccupés par leur devoir professionnel avant tout, étaient peu disponibles à « régler leurs problèmes psychologiques » selon les dires d'anciens militaires et policiers⁸. De plus, durant cette période, le nombre

⁶ C'est un concept utilisé par les partisans du « salafisme djihadiste » qui renvoie à l'opresseur. En Algérie cette qualification a été attribuée à l'ensemble des fonctionnaires des services de sécurité et des agents de l'État pour justifier leur « apostasie » et de ce fait, la légitimité de les tuer.

⁷ Fondation nationale pour la promotion et le progrès en recherche médicales.

⁸ C'est ce qu'ils nous relataient lors de notre pratique clinique et/ou à travers des relations personnelles que nous entretenions avec eux hors du cadre clinique.

de psychologues au sein des institutions de souveraineté ne permettait pas de couvrir les besoins car le nombre des praticiens était réduit. C'est ce qui pourrait expliquer le passage sous silence de la souffrance psychique chez cette catégorie de personnel. Elle n'a pu exprimer ses maux en dehors des conduites comportementales telles que les passages à l'acte, l'isolement social ainsi que les états de somatisation, tout en affichant une indifférence masquée d'un déni perdurant face à la symptomatologie traumatique de plus en plus perceptible au fil des ans.

Depuis 1993, 489 agents de police étant intervenus dans la lutte antiterroriste souffrent de troubles psychologiques multiples. Ce chiffre est très loin de la réalité selon le chef de bureau du suivi psychologique au niveau de la police, car ces statistiques ne prennent en compte que les cas classés de policiers, et dont les traumatismes ont été diagnostiqués tardivement (Moali, 2005). En 2008, le nombre de policiers recensés comme victimes du terrorisme a atteint 1800 agents (Belkhir, 2009) qui ont sans doute manifesté différentes pathologies psychiques à la suite de leur vécu traumatique. Ces chiffres nous indiquent l'étendue des dégâts psychologiques causés par le terrorisme chez les membres des services de sécurité. Une récente étude, sur 4 184 militaires victimes de violence terroriste expertisés au niveau de la 2^e région militaire durant la période allant de 2002 à 2012, a montré que 419 d'entre eux souffraient d'un état de stress post-traumatique, dont 89,7% a séjourné au moins une fois dans un établissement psychiatrique (Himmi, 2017). Ne pouvant pleinement exprimer leur souffrance, ces derniers ont préféré se taire dans un silence équivoque et faire comme si rien ne s'était passé. *« L'expérience montre souvent que celui qui a connu les pires atrocités réagit par une atténuation de l'horreur dans une tentative de son effacement. Se souvenir de l'horreur vécue entraîne inévitablement le retour de l'horreur elle-même. L'approche du contenu de celle-ci replace brutalement le sujet face à sa déchéance »* (Choutri, 2001, p. 39), c'est ce qui pourrait donner sens à la déréalisation qui caractérisait certains militaires et policiers, pour survivre aux épreuves douloureuses. Sinon comment peut-on expliquer cette phrase, *« prononcée par un militaire blessé lors d'une opération de lutte antiterroriste qui lui laissa des séquelles psychologiques graves, à son psychiatre militaire traitant : « Docteur, ça n'a rien à voir, je suis militaire ! J'ai l'habitude de voir du sang, des corps déchiquetés, ça fait partie de moi ! »* (Ammar-Ferhani et Kouachi, 2003, p. 103). Des phrases analogues sont très souvent rencontrées *« chez les consultants militaires présentant des troubles psychiques traumatiques, quand leur médecin traitant essaie de les aider à faire le lien entre leurs troubles actuels et les événements traumatisants qu'ils vivent dans leur pratique quotidienne »* (Ammar-Ferhani et Kouachi, 2003, p. 103). Ces hommes de terrain se protègent derrière leur statut de militaire, de gendarme, de policier, en oubliant qu'ils sont avant tout des êtres humains capables d'aimer, de haïr et de souffrir. C'est ainsi qu'on remarque chez certains d'entre

eux ce qui pourrait être décrit comme le « Syndrome de Rambo », illustré par la conduite de Mohamed, militaire de carrière âgé de 28 ans qui souffrait d'une dépression post-traumatique. Orienté vers un psychiatre pour angoisse et agressivité avec un potentiel de dangerosité, son parcours est le suivant : « *A travaillé pendant quatre années dans une unité de lutte antiterroriste (...) [ensuite] il a été affecté à une école militaire pour assurer l'enseignement des élèves. Il s'agissait d'une promotion professionnelle. Il exprime des idées de meurtre de nature compulsive. Il a peur de se laisser envahir par ses sentiments de vengeance au point de refuser de porter une arme. À partir de ce moment, il développe un état dépressif où les troubles du caractère de type agressivité, hostilité, ressentiment, haine, désir de vengeance sont au premier plan (...). Il a le sentiment d'avoir été trahi par cette promotion qui l'exclut d'interventions sur le terrain : paradoxalement, on constate qu'il décompense quand il s'éloigne du champ de bataille* » (Ammar-Ferhani et Kouachi, 2003, p. 105).

Ce cas nous rappelle un patient adressé à notre clinique pour une expertise psychologique. Il s'agit de Messaoud, âgé de 37 ans, interpellé par la police pour détention et consommation de produits illicites. Il s'effondre en larmes au cours de l'examen psychologique car il se remémore « *son jeune âge et son ancienne carrière militaire* ». Il nous relate son engagement dans l'armée pour venger la mort de son frère, tué par des terroristes devant ses yeux, alors qu'il était âgé de 19 ans. Il nous déclare lors de l'entretien « *qu'il faisait toujours partie des premiers à foncer dans les opérations de lutte antiterroriste et qu'il ne retrouvait son calme qu'une fois que le sang d'un terroriste avait coulé* ». Il ajoute « *qu'il a vu tellement d'horreurs et de massacres qu'à l'âge de 24 ans il se retira de l'armée, suite à des troubles psychiatriques causés par son incapacité à faire face à la scène traumatisante de tout un village massacré* ». Il raconte aussi que l'image la plus marquante pour lui fut celle où il s'est retrouvé dans une sinistre maison remplie de cadavres décapités avec des bébés brûlés vifs. Voulant décrire la barbarie des actes commis et l'horreur de la scène vécue, il nous dit que « *les murs ont été peints de sang* ». Il s'arrête un moment puis nous fixe longuement et murmure : « *je ne me sens plus en vie depuis cet événement... je cherche à acheter la mort si ça m'est possible* ». Quatre mois après notre rencontre avec Messaoud, il décède suite à une violente bagarre avec un repris de justice qui lui porta un coup de hache mortel au niveau du crâne.

Contrairement aux militaires et paramilitaires agissant sous l'emprise du « Syndrome de Rambo », ceux qui développent un « complexe du survivant » se font moins remarquer, ils interrogent leur survie devant la mort des autres. Ce concept a été introduit dans la littérature par Niederland (1988) en 1961 sous le nom de « syndrome du survivant », observé chez les survivants des camps de concentration nazis à la fin de la Deuxième Guerre mondiale (Beaudoin, 2000). Par la suite, le concept fut largement utilisé dans le domaine

de la victimologie, pour décrire une certaine symptomatologie somatique et mentale chez des victimes ayant survécu à des événements traumatiques où d'autres avaient perdu la vie, à savoir : « *la dépression, l'anxiété, la peur, la culpabilité, l'insomnie, la fatigue et d'autres troubles psychosomatiques liés à l'estomac, à la tête et à l'appareil digestif* » (Niederland, 1988 ; Marcus et Rosenberg, 1988 ; Fogelman, 1988) in (Beaudoin, 2000, p. 8).

On peut observer certaines de ces manifestations chez des éléments des forces de sécurité qui ont perdu des collègues ou des amis proches, lors des opérations de lutte antiterroriste ou des attentats ciblant le groupe opérationnel.

C'est le cas également de ceux qui ont assisté à la mort de leurs proches comme Mohamed, un jeune militaire. Après seulement vingt jours de mariage, il est contraint d'assister à l'égorgeage de son épouse et de son frère. « *Des propos de culpabilité, par rapport à ce qui est arrivé aux siens et au fait que lui-même ait survécu, sont omniprésents dans son discours (face au thérapeute). Au fur et à mesure des entretiens, il insistera sur son vécu de malchance* » (Ammar-Ferhani et Kouachi, 2003, p. 104). Il développe alors un état anxio-dépressif et est obsédé par des ruminations mentales exprimées par la formulation suivante : « *Je me sens coupable de ce qui leur est arrivé. Les pauvres, ce n'est pas leur faute si je suis militaire. Je m'en veux j'ai été trop confiant, j'aurais dû être sur mes gardes* ». (Ammar-Ferhani et Kouachi, 2003, p. 104).

Des conduites compensatoires peuvent être retrouvées chez les militaires et policiers ayant exercé leurs fonctions dans la période allant de 1991-2007. Obsédés du boulot, drogués du travail ou encore adeptes du métier, ces fonctionnaires compensent leurs frustrations, peurs, et anxiétés par une attitude pouvant être décrite comme compulsive car ils travaillent sans relâche jour et nuit, même si leurs horaires réglementaires sont achevés. Ils sont volontaires pour retourner sur le terrain et épauler leurs collègues qui combattent seuls la menace terroriste en recrudescence à la tombée de la nuit. « *Les quartiers dans leur solitude effrayante, vivent au rythme des enlèvements (...), des fusillades et des tortures. La nuit, les terroristes y règnent sans partage. Qui, en ces lieux, peut répondre de l'ami, du voisin, de ses propres enfants ? Un jeune appelé du service national, en permission chez ses parents, fut égorgé, en plein sommeil, par son frère qui dormait à côté de lui* » (Boukra, 2002, p. 15).

Ce scénario macabre illustre bien l'état anémique que vivait l'Algérie. Il n'était désormais plus possible de faire confiance à qui que ce soit, même pas à ses proches car au sein de la même famille, des parricides et fratricides étaient commis chaque jour pour cause de divergences. S'opposaient d'une part des « islamistes extrémistes » violents qui devaient être neutralisés, et

d'autre part, des « Taouaghits » refusant d'obéir à la « volonté de Dieu » et de rejoindre « la cause divine ».

Parfois ces deux « entités » contradictoires se retrouvaient sous le même toit. Il fallait que l'une d'elles ait gain de cause non pas tant par le débat, la noblesse de la pensée et la rationalisation, mais par l'extrémisme violent. C'est ce qui explique le choix délibéré de certains militaires et paramilitaires d'être « emprisonnés » sur leur lieu de travail. C'est le cas d'Abdenour, agent administratif dans une institution militaire. Il échappe à une tentative d'enlèvement et d'assassinat en 1994. À la suite de cet événement, « *il vivra pendant quatre ans cloîtré dans sa caserne. C'est sa famille qui venait lui rendre visite. Il n'a plus jamais rejoint son domicile d'origine et a perdu tout contact avec ses anciens voisins et amis (...) [À ce propos], il dira : "Je suis devenu un sauvage, mais je ne peux plus faire autrement. Je ne fais plus confiance en personne"* » (Ammar-Ferhani et Kouachi, 2003, p. 104).

Enfin, nous retrouvons une dernière catégorie d'hommes qui ne manifestèrent pas de symptomatologie traumatique ou de conduites à risque durant les années sanglantes. Ils continuèrent leur travail d'une manière anodine sans trop de difficulté, sans congé de maladie psychiatrique, sans sanction administrative ni même un manquement minime à leur devoir. Ils laissèrent apparaître une attitude plus ou moins « équilibrée » et affichèrent un sang-froid sans pareil lors de l'exercice de leurs fonctions. Cependant, une fois la période de « la guerre contre le terrorisme » terminée, et pour certains d'entre eux, la retraite entamée, ils remarquèrent des changements dans leurs traits de personnalité. Ils étaient devenus plus nerveux, plus émotifs et impulsifs ou au contraire extrêmement rigides, fortement sensibles aux critiques et plus irritables que d'habitude. Ce changement les interpella. Ils se remirent en question et cherchèrent l'origine de cette transformation. Beaucoup ont lié cette nouvelle attitude aux images douloureuses dont ils avaient été témoins. Ils préférèrent éviter tout discours relatif à cette tragédie, d'ailleurs, un grand nombre de sujets appartenant à cette catégorie ont refusé de prendre part à nos entretiens. Ils « *ne voulaient pas retourner dans leur passé atroce* », nous faisant savoir que « *parler de ces événements ouvrait une blessure au fond d'eux-mêmes* ». D'autres ajoutent : « *La période qu'on a vécue est très pénible, nous avons vu des cadavres calcinés, des corps démembrés, du sang et des homicides effroyables, nous montrons que nous allons bien mais au fond de nous, nous sommes morts. Nous avons beaucoup changé, nous sommes devenus d'autres personnes* ».

Cependant, ce qui nous a le plus interpellés, c'est que face à nous, ces hommes qui évitaient de parler de leurs expériences subjectives, se mettaient à raconter sans retenue leurs souvenirs et « aventures » avec une fierté très affichée dès qu'ils retrouvaient un de leurs collègues, ou pendant une discussion groupale avec des personnes ayant partagé les mêmes

expériences. Devant ces deux phases contradictoires, plusieurs questions se sont posées à nous : est-ce un moyen de se reconnaître et de se valoriser mutuellement ? S'agit-il d'une forme de thérapie collective qui leur permet de minimiser leur souffrance ? Ou encore est-ce une rencontre qui symbolise le recueillement à la mémoire de leurs collègues disparus ? Tous ces éléments ont suscité notre curiosité et nous ont conduits à émettre des hypothèses sur le rôle de la mémoire collective dans la genèse de l'identification traumatique groupale.

De la mémoire traumatique collective

Quand le Moi est fragile, le nous sert de prothèse.
Boris Cyrulnik (1999)⁹.

« État de guerre, terreur de masse ou violence sociale ? Le drame algérien est une matrice confuse en quête de sens et de déchiffrement, [dès lors que] le tragique et le déshumain sont rendus possibles, pour tout un chacun, victime, témoin, spectateur [ou blessé en son for intérieur], le vocabulaire n'est plus qu'une illusion face à l'horreur » (Choutri, 2001, p. 29). Le drame s'inscrit désormais dans l'histoire personnelle de tout algérien ayant survécu aux événements de la décennie noire.

Les survivants de cette « guerre anonyme » ont manifesté différentes symptomatologies pathologiques au fil des années écoulées. Parfois même, nous avons pu observer des transmissions transgénérationnelles du trauma, liées à « la violence sacrée » revendiquée par les islamistes, transmission au profit d'une génération absente lors des « années de sang ». En effet, la force du langage et de la mémoire traumatique peuvent conduire l'enfant à être dépositaire d'une souffrance qui ne lui appartient pas directement, mais dont il révèle la persistance (Calisis, 2006). C'est ce qui nous fait dire que les traumatismes psychiques peuvent être qualifiés de facteurs à risque, nuisibles pour la santé psychique, pouvant agir à long terme sur des générations entières. Cet impact se révèle également sur la société où « l'indicible se manifeste sous forme de silence ou de falsification de la mémoire, qui enferment l'ensemble de la communauté dans le temps et la compulsion du destin » (Choutri, 2001, p. 37). Un héritage traumatique commun s'impose alors dans la psyché collective et entretient de forts liens avec l'identité individuelle, qui se retrouve déjà démunie face à l'ampleur de l'évènement traumatique.

À cet effet, de nombreuses souffrances psychiques peuvent surgir au sein du groupe ou de la communauté qui dispose d'un passé traumatique collectif, sous l'effet d'une contamination renforcée (Romano, 2007). Il est par conséquent important de se focaliser sur le rôle de l'étayage groupal lors de

⁹ *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, p. 133.

l'accueil en psychothérapie de reconstruction, car celui-ci pourrait constituer une enveloppe psychique et un contenant qui « permet à ses membres, individuellement et collectivement d'émerger de leur état de détresse et de leur solitude » (Choutri, 2001, p. 43). Cela répondrait à nos questions précédentes relatives au rôle des discussions groupales, entre les anciens des services de sécurité et leur sentiment de fierté affichée, puisqu'ils savaient parfaitement que personne ne pourra les comprendre à l'exception de ceux qui ont vécu la même expérience. Ils confortent leur position avec le proverbe algérien qui dit : « Ne sent la braise, que celui qui a le pied dessus », traduisant ainsi le vécu de leur expérience commune qui ne peut être décrite par des mots car « ne savent ce qu'est effectivement le terrorisme, que ceux qui ont vécu les affres de sa frénésie assassine » (Boukra, 2002, p. 14). C'est ce qui illustre l'utilité du concept de « mémoire commune » dans la compréhension de la symptomatologie traumatique. L'inconscient collectif peut amener les membres d'une communauté ou d'un groupe à s'exprimer sans retenue ni contrôle, permettant ainsi une meilleure appréciation des conduites pathologiques individuelles et groupales. À cet effet, comme l'exprime René Kaës (2001, p 59) : « la mémoire collective est étroitement dépendante d'une expérience vécue intégrée à l'histoire d'un groupe, elle se définit, pour une part, par rapport à elle. Ceux qui n'ont pas partagé cette histoire ne peuvent pas communiquer avec cette mémoire, et pour des raisons qui tiennent à sa logique et à la nécessité du lien, le groupe établit ses références mémorielles communes et partagées ». C'est ce qui la rend active sur le plan chronologique car elle est souvent décrite comme mémoire « présent du passé » selon certains auteurs (Ricoeur, 1983). En d'autres termes, cette mémoire regroupe des images et des représentations psychiques d'une expérience vécue dans le passé, qui peuvent déclencher des réactions émotionnelles au présent chez nombre d'individus dont les liens se forment suite à l'expérimentation d'un événement de vie collectif. C'est le cas de la population militaire et paramilitaire algérienne au cours des années noires, pendant son exposition à l'horreur et à l'indicible, comme le souligne ici Aïssa Kasmi (évoqué plus haut) un ancien cadre de la police algérienne. Dans son ouvrage intitulé « Mémoire d'un individu, histoire d'une nation : témoignage au cœur des événements », il relate plusieurs événements vécus, notamment sa carrière de policier, incontestablement marquée par la violence terroriste. Dans son troisième chapitre portant le titre : « 12.813 jours au sein de la police », il revient sur des faits qui se sont déroulés au cours de la « décennie noire », et qui ont bouleversé son existence en tant que premier responsable du service de l'action sociale de cette institution.

Il avance : « Le nombre de tués et de blessés ne cessait de croître et notre priorité se résumait seulement à compter les morts, assister aux funérailles et rendre visite aux blessés. Dans ces conditions exceptionnelles et au

moment où je me préparais à jeter l'éponge et partir en retraite, j'ai été convoqué au bureau du Directeur Général qui m'informa de sa décision relative à ma désignation en qualité de chef du service central de l'action sociale, pour que je veuille en personne à l'enterrement des morts et à la consolation de leurs familles, ainsi qu'à la prise en charge d'avantage de blessés (...). À la tête des services sociaux de la police, qui était d'ores et déjà la cible des groupes terroristes, je me suis retrouvé dès mon installation, dans un monde rempli de photos horribles tachées de sang, remplies de larmes et enflées par les cris des victimes de la barbarie qui ne peut être décrite par un crayon et des mots » (Kasmi, 2013, p. 197).

Interrogé, au cours d'une entrevue sur les raisons qui l'ont poussé à rédiger cet ouvrage, il nous dit : *« Je suis conscient qu'un jour nous mourrons tous, mais ce qui m'importe c'est de laisser des traces sur les malheurs qu'a vécus la police algérienne au cours des années 90. Vous savez, dès les premiers attentats, j'ai commencé à écrire des observations, à prendre des notes, jusqu'à ce que je me retrouve avec un carnet plein d'histoires, de ressentis et de remarques personnelles sur ce qui se passait à l'époque ». Il ajoute : « Nos morts ne sont pas partis pour rien, ils ont sacrifié leur vie pour tenir tête à la violence terroriste, ils méritent notre reconnaissance. Et pour ceux qui ont gardé des séquelles physiques et psychologiques, je pense que chacun d'entre nous porte en lui des cicatrices (...) et ce qui m'obsédait le plus c'est ce que je devais faire de tous ces récits qui me torturaient, qui me rappelaient sans cesse mes amis, camarades et collègues morts en héros ! Et un jour, j'ai eu l'ambition de révéler notre histoire au public, pour que nul n'oublie ce que nous avons traversé ».*

Ces propos illustrent parfaitement ce que les spécialistes décrivent comme « un acte de survivance » car le fait de parler et de partager une expérience commune, rend la douleur beaucoup moins intense. En effet, lorsque « les gens ne parlent pas et ne transforment pas leur vécu émotionnel pétrifié, il y a comme une perte de la mémoire, [une faille, pour que] subsiste seulement la douleur, une douleur sans objet, maintenue sous silence, à laquelle vont correspondre des créations pathogènes » (Choutri, 2001, p. 40). Alors, pour que la mémoire des « oubliés du temps » puissent toujours exister dans chaque policier ayant exercé dans la même période, Kasmi a préféré parler haut et fort de ce vécu, de cette souffrance, de cette quête de reconnaissance en se servant d'une mémoire, de sa mémoire. Elle est « conçue tantôt comme une matrice donnant naissance au passé, tantôt comme un réservoir accumulant les souvenirs, tantôt comme un puits alimentant le présent et l'avenir » (Namer, 1987, p. 7) pour qu'il forme « un ensemble d'énoncés sur les origines, (...) les signifiants et [le] sens commun » (Kaës, 2001, p. 59) d'un héritage qui devient de plus en plus délaissé par une génération n'ayant pas connu l'horreur.

Conclusion

Après une décennie et plus, de violence, d'horreur et de souffrance, l'Algérie garde toujours des cicatrices témoignant de la cruauté de l'extrémisme religieux qui a marqué la population civile, militaire et paramilitaire. De nombreux morts sont à déplorer, des milliers de victimes sont en quête de reconstruction. « *L'Algérie sort meurtrie et probablement transformée de ce long épisode de violence civile qui semblait n'avoir ni origine déterminée ni enjeu clairement lisible. [Ceci] laissera probablement des séquelles humaines, psychologiques et affectives, que le corps social algérien va continuer à porter pendant [un bien long moment] : on n'efface pas facilement cent mille morts, [militaires, paramilitaires], intellectuels, hommes de culture, mais aussi anonymes, paysans, employés, femmes au foyer, enfants, tous innocents, exécutés au nom d'un programme d'intimidation et de prise de contrôle par des groupes clandestins armés* » (Boukra, 2002, p. 9).

Ces groupes n'ont pas hésité à plonger le pays dans un profond abîme, encore plus funeste que celui qui a tourmenté les âmes martyrisées de la guerre de libération nationale. En effet, les Algériens qui ont côtoyé de près les atrocités commises par un colonisateur au visage connu durant plus d'un siècle, ont tenté après l'indépendance de panser les blessures d'une guerre qui a fait couler beaucoup de sang, et cherché à renouer avec des repères déstabilisés, dans le but de restituer une identité spoliée. Deux décennies plus tard, et face à un deuil non encore élaboré, les Algériens ont connu les ravages d'un conflit équivoque, dont les acteurs, aux visages inconnus, détenaient le destin d'une population meurtrie. À travers une religion instrumentalisée et en l'espace de quelques mois, la population s'est retrouvée confrontée aux épisodes d'un cauchemar qui s'annonça interminable, portant la signature de bourreaux sans foi ni loi.

Les actes de violence ont laissé place à un effroi sidérant et un sentiment d'impuissance généralisé au sein de la communauté, car « *l'aspect délibéré, construit, intentionnel, la nature des actes [commis], le "choix" des victimes et celui des armes ont produit une véritable psychopathologie collective* » (Belarouci, 2010, p. 110). Celle-ci doit être abordée par une reconstruction commune à travers la création d'espaces de recueillement, de parole et d'échange symbolisant le drame vécu et le souvenir traumatique, afin de les intégrer et d'élaborer un deuil tant recherché mais souvent inaccessible. Il faudra s'étayer sur une mémoire collective qui renforce la fragilité d'un « *Moi égaré et déchiré* » entre désespoir et besoin d'exprimer une colère immense, mais qui ne pourra être entendu par ceux qui ont participé à l'abolition des valeurs sociales communes. Un travail de reconstruction par l'historisation et la narration demeure nécessaire pour permettre une conservation de la mémoire de victimes, suppliciées par une idéologie extrémiste et une

« déshumanisation rationnelle » au langage meurtrier, selon « une volonté divine » qui lui permet de s'octroyer la justification des horreurs commises.

Ce travail d'historisation et de narration de ce qui a été dénommé « tragédie nationale » n'a pas bénéficié d'un climat propice, dans un pays forcé à la résignation et rares sont ceux qui ont entrepris les démarches de réparation, tel Aïssa Kasmi pour qui écrire représente une reconstruction d'un passé effacé. Il a transcrit dans le texte l'expérience de l'exclusion et de l'oubli, pour consigner dans le langage la parole confisquée.

L'Algérie, terre endeuillée, ne cessera peut-être pas d'écrire de nouvelles pages aux annales des histoires traumatiques vécues par son peuple, tant que le silence autour des drames qu'elle a connus plane encore, embrouillant toute visibilité d'un futur serein. L'absence de mots et de sens autour de ces événements violents constitue un autre traumatisme que le traumatisme originel, car il inflige la non-reconnaissance de ce dernier, source de sentiment d'injustice et de désir de vengeance.

Références bibliographiques

Aït Sidhoum M-A., « L'Algérie : le poids du drame et ses implications en matière de santé mentale », *PSYchologie*, n° 8, « Traumatismes et prise en charge », Alger, SARP, pp. 17-37, 2000.

Ammar-Ferhani K., et **Kouachi S.**, « Traumatismes au quotidien en milieu militaire et paramilitaire », *Pratiques psychologiques*, 2-3(1), Alger, INSP, pp. 103-106, 2003.

Auxéméry Y., « À chaque guerre son syndrome, à chaque syndrome sa guerre », *Annales médico-psychologiques*, 173, Paris, Elsevier, pp. 174-179, 2013.

Beaudoin L., « Le syndrome du survivant chez des infirmiers d'unités de médecine et de chirurgie : validation du concept » (*Mémoire de master inédit*), Sherbrooke, Canada, Université de Sherbrooke, 2000.

Belarouci L., « Terrorisme en Algérie : entre honte et trauma », *Dialogue*, 4 (190), Toulouse, *ERÈS*, pp. 107-116, 2010.

Belkhir D., « Suicide de 38 policiers », Consulté le 2 novembre 2018, sur <https://www.djazairress.com/ennahar/25604>, 2009.

Beristain M., « Mémoire collective et violence », *Vie sociale et traitement*, 1 (81), Toulouse, *ERÈS*, pp. 69-77, 2004.

Boukra L., *Algérie, la terreur sacrée*, Lausanne, Favre, 2002.

Calisis F., « La transmission transgénérationnelle des traumatismes et de la souffrance non dite », *Thérapie familiale*, 27(3), Genève, Médecine et hygiène, pp. 229-242, 2006.

- Choutri F.**, « Violences sociales : la question de l'accueil du traumatique. », in F. Choutri, *Violence, trauma et mémoire*, Alger, Casbah Éditions, pp. 29-46, 2001.
- Crocq L.**, « Paniques collectives et peurs immémoriales : stress, angoisses, émotions. Les peurs du monde moderne », *Psychologie médicale*, 24(4), Paris, Elsevier, pp. 395-401, 1992.
- De Young M.**, « Collective Trauma : Insights From a Research Errand », consulté le 25 octobre 2018, sur *The American Academy of Experts in Traumatic Stress*, <http://www.aaets.org/article55.htm>, 1998
- Herricot P.**, *Religious Fundamentalism: Global, Local and Personal*, London, Routledge, 2007.
- Himmi K.**, « État de Stress Post Traumatic (PTSD) chez les militaires victimes d'évènements traumatisants au niveau de la 2^e région militaire : Aspects médico-légaux et expertises », (*thèse de doctorat inédite*), Algérie, Université d'Oran, 2017.
- Kaës R.**, « Ruptures catastrophiques et travail de la mémoire », in F. Choutri, *Violence, trauma et mémoire*, Alger, Casbah Éditions, pp. 51-65, 2001.
- Kasmi A.**, *Mémoire d'un individu, histoire d'une nation témoignage au cœur des évènements*, Alger, Dar El Ouma, 2013.
- Khetib-Sabri A., et Kouachi S.**, « Expérience de prise en charge en milieu militaire », *Pratiques psychologiques*, 2-3(1), Alger, INSP, pp. 93-95, 2003.
- Mathier I.**, *Entre mémoire collective et mémoire familiale : l'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire*, Genève, Éditions IES, 2017.
- Milošević A.**, « Remembering the Present: Dealing with the Memories of Terrorism in Europe », *Journal of Terrorism Research*, 8(2), Scotland, St Andrews University, pp. 44-61, 2017.
- Moali H.**, « Algérie : la police soigne ses traumatismes », Consulté le 2 novembre 2018, sur <http://www.algerie-dz.com/article1526.html>, 2005.
- Moodley R., et Costa I.**, « Teddy bears, flowers and crucifixes : Collective responses to trauma », *International Journal of Health Promotion and Education*, 44(1), Oxford, Taylor et Francis Group, pp. 38-42, 2006.
- Moussa-Babaci F.**, « Une expérience de partenariat sur la prise en charge psychologique des victimes de la violence terroriste » in Moussa-Babaci F. (éd), *Pratiques culturelles, contextes de violence et identité*, Saarbrücken, Éditions universitaires européennes, 2016.
- Namer G.**, *Mémoire et Société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.
- Pontalis J-B.**, « Mémoire de l'historien, mémoire de l'histoire », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 15, Paris, Gallimard, pp. 221-232, 1977.
- Ranstorp M.**, *Mapping Terrorism Research : Challenges and Priorities*, London, Routledge, 2006.
- Ricoeur P.**, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983.

- Romano H.**, « Intervenir lors d'un événement traumatique en milieu scolaire », *Journal des psychologues*, 5(248), Revigny-sur-Ornain, Martin Média, pp. 54-58, 2007.
- Silke A.**, *Research on Terrorism: Trends, Achievements and Failures*, London, Frank Class, 2004.
- Simpson E., et Corbridge S.**, « The Geography of Things That May Become Memories », *The Annals of the Association of American Geographers* (96), Oxford, Taylor et Francis Group, pp. 566-585, 2006.
- Thomas G., Catrin E., Gault C., et Leduc C.**, « Phénomènes de groupes et traumatisme psychique : une des faces cachées du traumatisme », *Médecine et armées*, 40(2), Paris, DICD, pp. 115-119, 2011.
- Zalaika J., et Douglas R.**, *Terror and Taboo : The follies, Fables and Faces of Terrorism*, London, Routledge, 1996.